

ABBAYE DE KERBÉNÉAT

PAX

1955



NUMERO 23
TRIMESTRIEL
JUILLET

PAX N° 23

6^e Année JUILLET 1955

SOMMAIRE

	PAGE
La Prière de l'été	1
Saint Benoît et la politesse	2
Pourquoi nous aimons Sainte Anne	6
Le culte de Sainte Anne. — Historique	9
Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant	16
Le chantier de Landévennec	20
Bibliographie	21
Amis de Landévennec	24

LES " AMIS DE LANDÉVENNec "

◆ L'Association LES AMIS DE LANDÉVENNec se propose de grouper, en vue d'une action plus efficace, tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent à l'œuvre de Landévennec.

◆ On peut devenir AMI DE LANDÉVENNec à titre de:

Donateur 50.000 francs Fondateur 10.000 francs
Protecteur 5.000 francs Bienfaiteur 1.000 francs

◆ Une messe est chantée tous les dimanches à Kerbénéat et une messe célébrée tous les jeudis à Landévennec aux intentions des Amis de Landévennec.

LE BULLETIN PAX

est le lien entre nos amis et le monastère. Il les tient au courant de la vie de nos communautés, de nos réalisations et de nos projets, les met au contact de la doctrine monastique et de la spiritualité liturgique, et les aide à découvrir les richesses du patrimoine chrétien de notre Bretagne.

ABONNEMENT: ordinaire, 200 francs; de soutien, 500 francs.

C.C.P. Rennes 1145-34, H. GOUGAY, Abbaye de Kerbénéat, Plouneventer (Finistère).

LA PRIÈRE DE L'ÉTÉ

SANS hâte indiscrète, sans lenteur paresseuse, l'été progresse vers les moissons d'août. Or, les moissons sont joie dans le travail parfait, dans la tâche qui s'achève; et les longs chants presque sans parole des campagnes de France s'élèvent et retombent dans les soirs lumineux, tandis que, par les chemins creux, aux ornières sournoises, on entend crier les lourds chariots coiffés d'or. Ce n'est pas la joie des vendanges où fermente l'inquiétude des jours défaillants, où l'odeur des raisins pressés envire l'air, où le vent déjà froid court dans les vignes saccagées. C'est une joie pleine et qui se repose: la joie de l'été.

Il en est de même pour l'été liturgique. Car il fut dit: « Ceux qui ont semé dans les larmes, moissonneront dans l'allégresse. » Et Dieu ne nous a pas fait attendre.

Le Propre des Saints ramène les fêtes joyeuses de Béthanie, la fête de Madeleine à qui nul n'ôtera la part meilleure qu'elle a choisie, la fête de Marthe humblement active au service du Maître. La fête tout intime de la grand'mère de Jésus convient aux vacances. Et c'est la Transfiguration entrebaillant l'huis du ciel, et c'est le martyr de Saint Laurent qui meurt joyeusement, chantant à pleine âme le cantique du sacrifice, car le Seigneur aime ceux qui donnent en souriant.

Que nous disent cependant les messes des verts dimanches... les récits de l'Évangile ?

Sommes-nous de pauvres pécheurs indignes d'entrer, le front haut, dans les églises et de nous avancer vers l'autel ? Une humble prière faite de tout cœur, près du bénitier, peut monter au Père... — Notre âme est-elle aussi faible que l'était le malheureux, laissé pour mort sur la route de Jéricho quand passa le bon Samaritain ? Jésus passe encore, et l'huile et le vin ne sont pas épuisés dans les celliers de l'Église. — Si même nous étions misérables à l'égal des dix lépreux, méprisés de tous, évités de loin, les prêtres sont là. Et quand nous serions morts à la vie divine, nous pouvons ressusciter; car Jésus vit toujours qui fit se lever le fils de la veuve de Naïm. Quels que nous soyons, nous pouvons avoir part à la joie de l'août mystique.

LA PRIÈRE DU TEMPS,

Jean RIMAUD.

QUAND SAINT BENOIT PARLE DE POLITESSE

ON s'accorde volontiers à reconnaître que le souci de la politesse n'est guère ce qui caractérise notre temps. On s'est plu parfois à analyser les causes de ce fait. On a parlé de l'accélération et de la tension du rythme de la vie moderne. On a accusé le défaut général de l'éducation, les habitudes d'égoïsme d'ailleurs favorisées par les années de guerre et d'après-guerre. On a souligné la fautive conception de la personnalité et de la liberté qui pousse à vouloir s'affranchir de tout ce qui semble contraint et sujétion.

Tout cela est vrai, sans doute. Mais ne convient-il pas de remonter plus haut dans l'enchaînement des causes ? Et ne pourrait-on pas voir la principale raison de cette déficience générale de notre époque dans l'oubli et la méconnaissance des sources profondes où s'alimente la vraie politesse, nous voulons dire la politesse chrétienne, celle qui fait du chrétien le plus sociable des hommes, parce qu'il est disciple et serviteur du Christ, parce qu'il est membre de la cité de Dieu ?

Saint Benoît n'a pas voulu rédiger un code de politesse. Il n'a pas eu d'autre ambition que celle d'organiser le service du Seigneur dans la maison de Dieu. Mais par là précisément il atteint aux sources du savoir-vivre le plus humain et le plus chrétien. Peut-être nos lecteurs aimeront-ils à trouver ici réunis quelques-uns des conseils de « civilité » que St Benoît donne à ses fils et qui sont épars à travers la Règle. Ils jugeront eux-mêmes, en faisant les transpositions nécessaires, de l'application qui peut en être faite dans toute communauté humaine et chrétienne, et de l'intérêt et du profit particuliers que peut y trouver notre temps.

+

Rencontre et entretien

Il y a une façon de se rencontrer et de s'aborder entre frères. Partout où les frères se rencontrent, le jeune demandera la bénédiction à l'ancien. Lorsqu'un ancien passe, le jeune doit se lever et s'effacer pour lui céder la place; et il ne se permettra de se rasseoir que sur l'invitation de son aîné, réalisant ce qui est écrit : « Prévenez-vous d'honneur les uns les autres. »

St Benoît attache de l'importance à l'appellation et au nom. En parlant de quelqu'un ou à quelqu'un, nul ne se permettra d'employer son nom tout court. Les anciens appelleront frères les plus jeunes. Ceux-ci appelleront leurs aînés « nonni » (Révérend), vocable qui marque la révérence due à un père. L'Abbé, lui, regardé comme tenant de la place du Christ, sera nommé Seigneur (Dom) et Abbé, non qu'il se l'arroge de lui-même, mais pour honorer et pour aimer en lui le Christ.

Quelle attitude conviendra-t-il de garder au cours d'un entretien ? La politesse exigera d'abord que l'on sache écouter : l'homme qui ne retient pas sa langue ne marche pas droit sur la terre. Lorsqu'on aura à parler, on le fera d'une façon posée et sérieuse, avec humilité et gravité, en peu de mots, et qui soient raisonnables, et sans éclats de voix, selon la maxime : « On reconnaît le sage à la sobriété de son langage. » On n'aimera pas le rire trop fréquent et aux éclats, car « le rire bruyant est la marque d'un insensé ».

On peut avoir à donner son avis. Le Supérieur aura soin de le demander aux siens et de savoir les écouter, même les plus jeunes. Mais chacun donnera son avis avec sagesse et humble charité, sans défendre obstinément sa manière de voir.

Relations d'affaires

Toute famille, toute communauté humaine a son administration matérielle. Les uns ont des besoins à faire valoir. Les autres ont à y pourvoir. St Benoît prévoit ces relations d'affaires. La politesse consistera d'abord à savoir tenir compte du temps opportun : C'est aux heures convenables que l'on donnera ce qu'il faut donner et que l'on demandera ce qu'il faut demander. Il y a une façon de donner. Que l'on fournisse sans arrogance ni délai ce qui est convenu. Si la chose demandée fait défaut : qu'on accorde du moins une réponse aimable. Que si une demande est faite d'une façon déraisonnable, qu'on ne fâche pas le demandeur avec une réponse méprisante, mais à la requête indiscrete qu'on oppose, humblement, un refus raisonnable. Et pourquoi, en définitive, toutes ces recommandations ? Afin que personne ne soit troublé ni contristé dans la maison de Dieu.

Autorité et obéissance

Que le Supérieur sache que son rôle est plus de servir que de régir. Qu'il soit plus soucieux de se faire aimer que de se faire craindre. Il saura adapter son service aux dispositions de chacun, usant dans tous ses ordres de discernement et de mesure, de prudence et de charité. Il sera toujours porté à faire prévaloir la miséricorde sur la justice. Il saura, en vue d'un travail, procurer aide et soulagement à ceux qui en auront besoin, afin qu'ils puissent accomplir leur tâche sans tristesse ni murmure.

La politesse dans l'inférieur lui fera rendre l'obéissance douce aux hommes, parce que l'ordre sera exécuté sans hésitation, sans lenteur, sans mollesse, sans murmure ni paroles d'insoumission, mais de bon cœur et avec joie.

Cependant il peut se faire qu'ayant à obéir on se trouve devant des choses jugées difficiles, voire impossibles. Comment alors se comporter ? Commencer par accepter l'ordre en toute douceur paisible. Puis, expérience faite du poids excessif du fardeau proposé, aller trouver le Supérieur au moment opportun et lui exposer tranquillement les raisons de l'impossibilité où l'on se trouve, sans superbe, ni résistance, ni contradiction. Une telle attitude pourra sans doute rarement ne pas être victorieuse.

Accueil et hospitalité Quelqu'un frappe à la porte du monastère. Aussitôt qu'on aura frappé le portier répondra : *Deo gratias ! et avec toute l'aménité qu'inspire la crainte de Dieu, il donnera réponse, sans nul retard, avec l'expression d'une fervente charité.*

Un hôte se présente pour un séjour de quelques jours. Le Supérieur et les frères iront avec empressement au devant de lui... Les salutations adressées à tout hôte qui arrive ou qui part s'inspireront de la plus profonde humilité : on inclinera la tête ou l'on se prosternerà à terre de tout le corps, adorant en eux le Christ reçu en leur personne... On traitera l'hôte en toute humanité. A cause de lui le Supérieur rompra le jeûne... Il lui versera de l'eau sur les mains... On rendra à chacun les devoirs dus à sa condition... L'accueil des pauvres méritera une sollicitude très spéciale, puisque c'est principalement en leur personne qu'on reçoit le Christ.

Face à la maladie et à la souffrance Avant tout et par dessus tout, on prendra soin des malades, de telle sorte que ce soit vraiment comme au Christ que s'adressent les services qu'on leur rendra (Lui-même ayant dit : « J'ai été malade et vous m'avez visité » ; et encore : « Ce que vous avez fait à l'un de ces tout petits, c'est à moi que vous l'avez fait. ») Mais de leur côté, les malades considéreront que c'est en l'honneur de Dieu qu'on les sert, et ils n'attristeront point par leurs exigences les frères chargés de ces soins. Il faudrait néanmoins les supporter avec patience. L'Abbé apportera donc un soin extrême à ce que les malades ne souffrent d'aucune négligence. S'agit-il d'une souffrance encore plus profonde et plus amère que celle des corps, celle des âmes qui ont failli et qui se sont comme retranchées du sein de la famille ? En toute sollicitude l'Abbé prendra soin des frères qui ont failli : car ce ne sont pas les gens sains qui ont besoin du médecin, mais ceux qui se portent mal. Aussi doit-il se comporter de toute manière comme un sage médecin. Il enverra des frères anciens et sages qui viendront, comme en secret, encourager ce frère à l'âme agitée, l'incliner à une humble satisfaction, lui apporter consolation, de peur qu'il ne vienne à sombrer dans l'excès de la tristesse. Qu'on redouble de charité envers lui et que tous prient pour lui.

Conseils

suprêmes Nous les trouvons au chapitre « du bon zèle que doivent avoir les moines » et auquel ils doivent s'exercer avec un très fervent amour.

Ils se préviendront d'honneur les uns les autres.

Ils supporteront avec la plus grande patience les infirmités soit physiques, soit morales de leurs frères.

Ils s'obéiront à l'envi mutuellement.

Nul ne cherchera ce qu'il estime son avantage à lui, mais plutôt celui de ses frères.

+

Telles sont les principales maximes et recommandations pratiques de la Règle bénédictine en matière de politesse. On peut les résumer dans ces quelques mots : respect, effacement volontaire, délicatesse, dévouement.

Ces gestes, ces attitudes ne sont pour St Benoît que la conséquence et la traduction d'une attitude intérieure prise envers Dieu et envers le Christ et qui se nomme foi et charité. La foi nous maintient devant Dieu, nous fait reconnaître le Christ, nous prosterner devant lui pour l'adorer et le servir. La charité n'est qu'une réponse à la sienne et elle en est comme le prolongement. Or se peut-il un amour plus profond, plus désintéressé, plus délicat, plus généreux que celui du Christ ? C'est lui qui donnera à la politesse son tact et sa réserve, son élan, sa chaleur, son onction, son parfum. Et voilà pour quoi il n'est pas de politesse plus exquise que la politesse des saints. Au sortir d'une première audience que Pie X, après son élection au souverain pontificat, venait d'accorder aux diplomates accrédités près du Saint Siège, l'un d'entre eux demandait au secrétaire du pape : « Dites-nous, Monseigneur, qu'a-t-il donc cet homme qui attire tant ? » A travers la dignité, l'humilité, l'affabilité du nouveau souverain pontife, il avait respiré l'âme d'un saint.

Au terme du chapitre qu'il consacre « au bon zèle que doivent avoir les moines », St Benoît résume et couronne les conseils qu'il vient de donner à ses fils par ces derniers mots : « Ils auront pour Dieu une crainte d'amour. » Ils ne préféreront absolument rien au Christ. Qu'Il daigne nous conduire tous ensemble à la vie éternelle. »

La vie éternelle. La politesse de la « maison de Dieu » n'est en effet, dans sa pensée, que le reflet et en même temps l'annonce et comme l'apprentissage de la politesse du ciel. C'est ici, en effet, que le respect et l'amour trouvent leur achèvement et la politesse sa consommation. Dès lors que nous serons devenus un dans le Christ, nos relations mutuelles participeront en Lui à la grandeur, à l'amour, à la joie ineffables de ces relations qu'ont entre elles les personnes divines elles-mêmes.



26 Juillet 1955

SAINTE ANNE

La plus noble de toutes celles qui conçurent jamais en vertu du Croisiez et multipliez des premiers jours; à elle s'arrête, comme parvenue à son sommet, comme au seuil de Dieu, la loi de génération de toute chair; car, de son fruit Dieu même doit sortir, fils uniquement ici-bas de la Vierge Marie, petit-fils à la fois d'Anne et de Joachim.

D. GUÉRANGER.

Les quelques pages qui suivent veulent redire les insignes grandeurs de la Mère de Marie et retracer à grands traits l'histoire de son culte qu'illustrera une brève étude iconographique.

POURQUOI NOUS AIMONS SAINTE ANNE



Sainte Anne de Fouesnant

TOUTES les questions spirituelles, éternelles et charnelles gravitent autour d'un point central auquel je ne cesse de penser et qui est la clef de toute ma religion. Ce point, c'est l'Immaculée Conception. »

Péguy n'est pas un théologien. Et nous n'allons pas chercher dans son œuvre nos raisons d'aimer les Saints. Mais quand Péguy traçait ces lignes, il exprimait ce que tout chrétien devrait sentir et pouvoir affirmer. Il est, du reste, sur ce point, d'accord avec les théologiens. Ces derniers déclarent, en apportant les précisions nécessaires, au Congrès Marial Breton de 1904 : « Le premier personnage de l'Histoire, après Jésus-Christ, c'est Marie; et l'événement le plus considérable, après l'Incarnation du Fils de DIEU, c'est la Conception Immaculée de Marie. »

Et c'est bien parce que DIEU a fait participer au Mystère de l'Immaculée Conception saint Joachim et sainte Anne, parce qu'Il les a pris tous les deux comme les collaborateurs actifs de son œuvre, que nous aimons et honorons ces saints Personnages avec une particulière dévotion.

Pour souligner ce point de vue, nous ne croyons pas pouvoir mieux faire que de proposer à nos lecteurs la méditation de quelques-unes des paroles prononcées par son Excellence Monseigneur Ancel au Pardon de Sainte-Anne-d'Auray, le 26 juillet 1953, devant plus de 50.000 pèlerins recueillis et attentifs. Elles font ressortir la pensée providentielle qui ordonne au « Mystère de Marie » la sainteté éminente de ses parents.

... Pourquoi avons-nous pour sainte Anne une vraie dévotion? Parce qu'elle est la maman de la Vierge Marie. Nous savons bien que DIEU accomplit toutes ses œuvres avec harmonie et sagesse, c'est pourquoi Il a voulu donner à la Vierge Marie, la Mère de son Fils, une maman, qui soit, elle aussi, une sainte.

Cette sainteté, c'était d'abord un foyer chaste et pur, préparé à recevoir l'Immaculée, Mère de Dieu; c'était aussi un foyer ayant le sens de Dieu, pour préparer celle qui devait en être et le fruit et la gloire, à se déclarer « la Servante du Seigneur »; c'était, enfin, un foyer qui vivait du désir du Messie et qui devait donner naissance à Celle qui serait sa Mère et la Mère du genre humain.

Est-ce que DIEU n'aurait pas pu faire naître la Vierge Marie dans une famille qui n'aurait pas eu une telle valeur morale? En soi, cela était possible. D'ailleurs, rien n'est impossible à DIEU. Mais, d'après le plan divin, lorsque quelqu'un doit avoir une mission spéciale, DIEU prépare en quelque sorte chez ses parents la mission que l'enfant devra accomplir un jour...

... La mère de Jésus devait être parfaitement pure. Jésus, c'est le Saint de DIEU, et DIEU avait voulu que sa Mère fût immaculée. Par le fait même, DIEU voulait que la famille dans laquelle grandirait Marie fût particulièrement pure, pour que l'Immaculée pût s'y épanouir vraiment à l'aise.

Pouvons-nous supposer un seul instant que, dans la maison de Joachim ou d'Anne, on ait pu entendre quelque parole malsonnante?

Pouvons-nous supposer entre les deux époux la moindre négligence par rapport aux exigences de la sainteté du mariage? Quel respect et quelle délicatesse dans leur amour...

... De plus, Joachim et Anne devaient préparer celle qui serait un jour la louange vivante du Seigneur, dans son « Magnificat », et la Servante du Seigneur dans son « Fiat ». Vous avez pu remarquer les sentiments exprimés dans le « Magnificat » : cette louange si pure du Seigneur, du Tout-Puissant, de l'infiniment Miséricordieux, du Saint, du Fidèle; ces sentiments se trouvaient déjà répartis dans des textes de l'Ancien Testament, mais voici qu'ils se trouvent rassemblés dans les formules si simples employées par la Vierge Marie.

Vous avez pu remarquer aussi le don total qu'elle fait d'elle-même au Seigneur en disant: « Je suis la Servante du Seigneur: qu'il me soit fait selon votre parole. »

Qui donc a préparé la Sainte Vierge à être ainsi une adoratrice en esprit et en vérité? Qui donc l'a préparée à répondre avec une telle générosité à l'appel du Seigneur? Sans doute la grâce de DIEU. Mais aussi Joachim et Anne. Les parents de la Sainte Vierge étaient certainement du nombre de ceux qui avaient la crainte du Seigneur, c'est-à-dire le respect devant sa Majesté infinie, le désir de le glorifier, la volonté de Lui être toujours parfaitement soumis.

C'est pourquoi la grâce de DIEU s'épanouit librement dans l'âme de la Sainte Vierge, qui trouvait, auprès de ses parents, un tel exemple, un tel appui...

... Enfin, Joachim et Anne devaient préparer celle qui devait donner Jésus au monde.

Pour comprendre la vie de la Sainte Vierge au foyer de Joachim et d'Anne, il faut penser à Bethléem, à sa manière de recevoir les bergers et les mages en leur présentant Jésus. Il faut penser au Calvaire: là, elle serait debout, près de la croix de Jésus, s'unissant à sa souffrance pour le rachat du monde. Marie s'est préparée à sa mission. Sans doute, là encore nous devons faire appel à la grâce de DIEU, car DIEU seul pouvait préparer Marie: mais DIEU aime se servir des parents pour préparer les enfants à leur mission. Nous pouvons être sûrs que Joachim et Anne étaient du nombre de ceux qui attendaient la manifestation du Sauveur en Israël. Joachim et Anne n'avaient peut-être pas eu la même annonce de l'Esprit Saint: nous ne pouvons pas l'affirmer. Mais ils vivaient certainement comme tous les Israélites vraiment pieux de ce temps-là, dans l'attente du Sauveur et, lorsque Marie grandissait à la maison, elle les entendait parler de celui qui allait venir: elle entendait parler du Messie, du Sauveur d'Israël, et l'on répétait en famille ce que les Livres Saints avaient enseigné sur lui. Ainsi, elle se préparait...

(Extrait du Pèlerin de Sainte-Anne, août 1953).



LE CULTE DE SAINTE ANNE

BRÈVE ESQUISSE HISTORIQUE
DES ORIGINES AU XVII^e SIÈCLE

L'EVANGILE ne nous dit rien des parents de la Vierge Marie. Les noms d'Anne et de Joachim, ainsi que les circonstances de leur vie, connues de tous, n'ont d'autre garantie que celle qu'on peut accorder aux écrits apocryphes qui nous les ont révélés. Le plus important et le plus ancien de ces écrits, puisqu'il remonte au II^e siècle environ, est le Protévangile de Jacques. S'il ne nous appartient pas de nous enquérir de la valeur des sources utilisées dans ce récit, du moins est-il permis de penser que son ancienneté constitue une attestation d'un certain poids et autorise à ne pas rejeter absolument et d'emblée tous les détails qu'il rapporte. Du reste, ainsi que le fait remarquer le Cardinal Schuster: « même indépendamment de ces récits, le mérite principal de S. Joachim et de Ste Anne fut magnifiquement confirmé par Dieu même, quand il leur accorda l'honneur d'être les parents de la Sainte Vierge, les aïeuls du Sauveur. L'excellence du fruit est toujours l'indice de la qualité de l'arbre, et la conception immaculée de Marie reflète une suavité toute particulière sur la chaste union de ses parents ». Et cela suffit à légitimer la vénération dont nous entourons ces grands Saints, plus spécialement sainte Anne, la mère de celle qui mit au monde l'Enfant divin, *mater Matris*, la mère de la Mère par excellence. C'est ce même titre de maternité exceptionnelle qui explique la haute antiquité du culte de Sainte Anne, du moins en Orient et son enracinement tardif, mais solide, dans l'Europe occidentale.

EN ORIENT

Il n'est pas douteux que les chrétiens d'Orient aient vénéré dès les premiers âges la sainte mère de Marie, puisque de bonne heure églises et chapelles ont été bâties en son honneur.

Il faut d'abord nommer Sainte-Anne de Jérusalem, sanctuaire antique et vénérable qui recouvre la maison des parents de la Vierge et la crypte creusée près de leur demeure. Dès l'an 550 environ, une église avait été édifiée à Constantinople par Justinien I^{er}, sous le vocable de sainte Anne et reconstruite plus ou moins totalement sous Justinien II (709-711), reconstruction qui fut l'occasion d'un nouvel essor de la dévotion à la mère de Marie. D'autres édifices ont été élevés ultérieurement dans la ville impériale.

La liturgie byzantine, compte trois fêtes annuelles de Sainte Anne. Le 9 septembre, on y célèbre Saint Joachim et Sainte Anne, appelés *theopatores*, « les ancêtres de l'homme-Dieu ». Cette date été choisie conformément à un usage fréquent dans les liturgies orientales de rappeler, au lendemain d'une solennité, le souvenir des personnages secondaires associés au mystère commémoré la veille; c'est suivant cette même règle que la liturgie chaldéenne, par exemple, fête, au 26 décembre, « les Louanges ou Félicitations de la Mère de Dieu ». Au jour même de la Nativité de la Sainte Vierge, mention est faite des parents de l'Enfant. Une antienne chante ainsi le mystère : « A votre naissance, ô Immaculée, Joachim et Anne ont été délivrés de l'opprobre et de la stérilité. Adam et Eve, de la corruption de la mort. Votre peuple, lui aussi, fête cette Nativité, car il a été délivré de l'esclavage du péché, et il s'écrie: celle qui était stérile enfante la Mère de Dieu, nourricière de notre vie spirituelle. »

Le 9 décembre, jour de l'Immaculée Conception chez les Grecs, rappelle, outre la venue à l'existence de la Mère de Dieu, la part d'Anne dans le mystère, concevant dans un sein jusque là stérile : double objet d'une même solennité. « Comme l'Annonciation est à la fois la fête de Jésus, le Dieu qui s'incarne et celle de Marie, devenant sa mère virginal, ainsi cette fête des Grecs embrasse et la naissance de la Vierge et la maternité miraculeuse de sa mère. » (D'après le P. Bairvel).

Enfin, tandis que saint Joachim est vénéré le dimanche avant Noël, appelé « dimanche des ancêtres », ou « patriarches ancêtres du Messie », le 25 juillet est réservé à la « Dormition de sainte Anne, mère de la Très Sainte Mère de Dieu »; ce sont les termes mêmes empruntés par le Martyrologe romain, au 26 juillet (1).

C'est dans les églises d'Orient qu'au VIII^e siècle devaient retentir les voix d'un saint Germain de Constantinople, d'un saint André de Crète, d'un saint Jean Damascène, dont les sermons et les homélies chantent les grandeurs de sainte Anne, comme de celles de la Vierge. « O heureux couple, s'écrie saint Jean Damascène, Joachim et Anne! Toute la création vous est redevable; car, par vous, elle a pu offrir à son Créateur le don le plus précieux de tous, celui d'une chaste mère, seule digne du Créateur. » (Sermon pour la Nativité de Marie.) (2)

*

(1) Il n'est pas sans intérêt de noter que le Coran (VII^e s.) parle de « l'épouse de Youakim », sans l'appeler de son nom Hannah, que les Musulmans s'accordent à lui donner. Quelques lignes discrètes sont bien l'écho des traditions touchant sa vieillesse stérile : « Seigneur, je te voue, dit-elle, ce qui est dans mon sein, consacré (à Toi). — Et lorsqu'elle l'eut mise au monde, elle dit : Seigneur, je l'ai mise au monde : une fille! — Et Dieu savait bien ce qu'elle avait mis au monde. » (Coran 3/33).

(2) La Russie, qui tient sa liturgie de l'Eglise grecque, a, de temps immémorial, vénéré sainte Anne.

EN OCCIDENT

Le culte de sainte Anne en Occident ne remonte pas au-delà du VIII^e siècle. Il pénétra d'abord en Italie, sans que l'on puisse préciser exactement à quel moment et sous quelle forme. Le pape Constantin I^{er} (708-715) a pu connaître le culte lors de son séjour à Constantinople en 709-711 et l'introduire à Rome dès son retour; une des fresques qu'il fit peindre dans sa chapelle de Sainte-Marie-Antique représente sainte Anne portant son enfant sur les bras. On estime, de plus, communément que l'influence grecque si active à Rome à partir du milieu du VII^e siècle, ne fut pas étrangère à cette pénétration. On apporte quelques autres témoignages. D'abord l'inventaire des reliques conservées dans l'église *San Angelo in Pescheria*, qui fut fondée en 750 : la série des reliques de saintes commence par sainte Anne et sainte Elisabeth. On sait, par ailleurs que le Pape Léon III (795-817) offrit à la basilique de Sainte-Marie-Majeure, un vêtement brodé aux images de S. Joachim et de Ste Anne. Néanmoins, il n'est pas encore question d'honneurs liturgiques en dehors de l'Orient. Tout au plus peut-on citer des litanies, d'époque moins ancienne, il est vrai, dans lesquelles on lit l'invocation à sainte Anne; l'un des textes le plus reculé est probablement celui de la litanie récitée par les chanoines de St. Pierre au XII^e siècle:

Omnēs sancti monachi et eremite, orate,

Sancta Anna, ora.

Sancta Suzanna, ora.

Ces attestations d'ordres divers, surtout reliques et images, sont bien indicatives d'une dévotion mais à l'état sporadique; la grande expansion devra attendre les XIII^e et XIV^e siècles.

Le rayonnement du culte de sainte Anne à travers l'Europe peut être suivi grâce au double témoignage de l'art et de la liturgie. Des catalogues ont été dressés des œuvres d'art médiévales, miniatures, fresques et mosaïques qui représentent soit la légende des parents de Marie d'après les données des apocryphes, soit, et plus tardivement, les groupes triples de sainte Anne, de la Vierge et de l'Enfant Jésus. Les livres liturgiques commencent d'accueillir la fête de sainte Anne dès le XII^e siècle. Les insertions aux missels et dans les calendriers se multiplient au siècle suivant pour se généraliser au XIV^e. On a ainsi relevé dans deux missels italiens du XIII^e siècle une messe en l'honneur de sainte Anne. A la même époque, un office de neuf leçons est prescrit aux Frères Mineurs par le chapitre général de Gênes (1254); les fils de saint François seront, du reste, avec les Carmes, — voire les bénédictins, — les plus zélés propagateurs de la dévotion, parce qu'ils seront au premier rang des défenseurs de l'Immaculée Conception de Marie, tant il est vrai que le progrès de la croyance au glorieux privilège de la Fille devait s'accompagner parallèlement d'un accroissement d'hommages à l'endroit de la mère.

Sur le même plan liturgique, le XIV^e siècle voit surgir une floraison d'hymnes et de séquences chantant à l'envi les grandeurs de la « Bonne Mère ».

Un autre signe de la popularité et de la diffusion du culte est le recours au patronage de la Sainte. Quoi de plus naturel que l'éducatrice de la Vierge devint le modèle des mères chrétiennes; que celle qui enfanta à un âge avancé fût invoquée par celles qui demandent au ciel la bénédiction de la maternité ! On s'attend moins à voir se ranger sous sa protection des corps de métier aussi divers que les ébénistes, les orfèvres, les fripiers, les dentellières, les juristes, les marins, les bateliers (3)...; chacun d'eux ne paraissant pas avoir un rapport évident à la vie de leur Patronne, la vogue de la dévotion peut seule, en bien des cas, justifier de la recommandation. Et cependant ! Ne sait-on pas que les ébénistes, entre autres, invoquent l'appui de celle qui avait produit le premier tabernacle (Marie), qu'à Paris, leur devise était *sic fingit tabernaculum Deo* ? Ajoutons, enfin, que de nombreuses confréries se constituèrent sous son vocable.

Ces témoignages, chacun pour son compte, et surtout pris en bloc, montrent à quelle profondeur avait pénétré la dévotion à sainte Anne dans l'âme des chrétiens de nos pays d'Occident. Attachons-nous à saisir ses premières manifestations en quelques-unes de ces régions où, du moins, d'y découvrir certaines manifestations particulièrement suggestives.

L'Angleterre fut, sans doute, le premier pays d'Europe autorisé à célébrer sainte Anne par une fête solennelle. A l'occasion du mariage du roi Richard II avec Anne de Bohême, le Pape Urbain VI adressait aux archevêques et évêques d'Angleterre la bulle *Splendor eternæ* (1382):

« On nous a rapporté que le peuple de ce royaume a une dévotion toute spéciale à la Bienheureuse Anne, Mère de la glorieuse Vierge Marie, en considération de cette même bienheureuse Vierge. Nous avons été sollicité de prescrire que, dans le dit royaume, la fête de la Bienheureuse Anne soit célébrée solennellement et dévotement par les prélats et les fidèles du Christ habitant ce royaume. C'est pourquoi, recommandant avec instance au Seigneur ce pieux désir et les sentiments de dévotion de ce peuple, souhaitant aussi que ces fidèles du Christ soient agréables au Seigneur et adonnés aux bonnes œuvres... nous mandons à votre fraternité... de célébrer désormais cette fête chaque année avec solennité et dévotion, et de la faire célébrer dans vos diocèses et dans vos villes. »

(3) Un passage de la vie de saint Hugues de Lincoln (+ 1200), écrite par le moine Adam, son contemporain, mérite d'être signalé à notre attention comme une très ancienne attestation de la dévotion des marins: « Tous ceux qui passent les mers ont coutume d'invoquer l'Etoile de la mer, pour qu'elle guide leur route, ils ont même l'habitude d'appeler de leurs prières la Mère de Marie et de la solliciter par leurs offrandes, afin qu'ils puissent poursuivre leur course sous le souffle d'un vent favorable. » (*Ephemerides liturgice*, t. II, p. 543).

On aura remarqué l'expression « en considération de la même Bienheureuse Vierge », qui révèle clairement que la dévotion remonte de Marie à sa Mère. On a, en effet, produit des informations précises, antérieures de plus de deux siècles à la concession du Pape Urbain VI.

Au début du XII^e siècle, quelques moines bénédictins entreprirent une véritable croisade en faveur de la fête de la Conception Immaculée, non pour l'implanter, mais, plus exactement, pour la restaurer. La fête était certainement observée au XI^e, avant la conquête normande, mais fut effacée du calendrier de Cantorbéry par l'archevêque Lanfranc (+ 1089), pour être définitivement rétablie, en 1129, par le concile de Londres. Le mérite de ce succès revient en grande partie aux moines Eadmer (ancien secrétaire de saint Anselme), Anselme de Bury, abbé de Saint-Edmond, et Osbert de Clare, prieur de Westminster, les champions les plus en vue de la doctrine que supposait la fête.

Si les données relatives à la Conception sont nombreuses, elles sont plus clairsemées sur le culte de sainte Anne. La fête du 26 juillet est absente des calendriers du XII^e siècle. Cependant, il est constant qu'elle est célébrée « avec solennité » dans le diocèse de Worcester au début du deuxième quart de ce même siècle. Diverses compositions en l'honneur de sainte Anne nous l'attestent, qui ont pour auteur le moine Osbert de Clare (4): des hymnes, qui ne sont pas liturgiques, mais plutôt de longues séries de rythmes, du goût de l'époque; en particulier un discours sur sainte Anne destiné à être lu aux nocurnes de la fête, et dont la rédaction est antérieure à l'année 1137, discours « dont on ne peut méconnaître la bonne intention; mais un peu vide, sous le déploiement des images accumulées pour louer le temple dès longtemps préparé et consacré par Dieu que fut la mère de la Vierge Marie » (D. Wilmart). La date de 1137, où fut rédigé ce sermon du prieur de Westminster, permet de « supposer que le rétablissement de la Conception ait eu pour conséquence l'établissement du culte de sainte Anne ».

Les pays du Nord ont, pour la plupart, réservé à l'aïeule du Christ une vénération exceptionnelle; on peut affirmer qu'à la fin du moyen-âge elle y est la sainte la plus populaire. « Des esprits chagrins se plaignaient même avec une exagération manifeste de ce que la mère commençait à faire oublier sa fille. » (*Etud. franc.*, t. 35, 1923). Le culte de sainte Anne franchit un pas décisif quand, en 1481, le Pape Sixte IV (franciscain) inscrivit sa fête au calendrier. Retirée des livres liturgiques par saint Pie V lors de la réforme du Breviaire et du Missel, elle y fut définitivement insérée par son successeur, Grégoire XIII (1584), pour être même mise au nombre des fêtes de précepte en 1623, par Grégoire XV, lequel fut guéri d'une grave maladie par sainte Anne. Il appartiendra à Léon XIII de l'élever, avec celle de saint Joachim, à la dignité des solennités de seconde classe.

(4) Sur ce personnage et son œuvre, v. *Annales de Bretagne* 1926, pp. 1 et suiv., par D. Wilmart, O. S. B.

La Belgique, en plusieurs de ses provinces, notamment celles d'Anvers, de Liège et de Namur, avait, avant 1250, plusieurs églises consacrées à la Mère de la Vierge. Une enquête minutieuse (5) a permis de conclure qu'au XV^e siècle rares étaient les églises belges qui ne possédaient pas un tableau, une statue, un vitrail de sainte Anne; cette affirmation se vérifie également pour certaines régions des Pays-Bas. Il arriva qu'ici ou là la sainte détronât des patrons pourtant illustres. « L'église de Bottelaer, lit-on dans *l'Histoire de l'archevêché de Malines* (1725), située à deux lieues de Gand, avait pour titulaire saint Martin de Tours, mais, comme vers l'an 1643 sainte Anne y était en grand honneur, elle fut prise comme patronne et titulaire, et honorée principalement le mardi de Pentecôte, avec une neuve préparatoire. » Les imprimeries de Bruxelles et d'Anvers publièrent au XVI^e et XVII^e siècles plusieurs ouvrages sur sainte Anne: on a relevé neuf incunables de 1485 à 1498.

En Allemagne, il convient de mentionner surtout le centre spirituel de Cologne, dont sont tributaires un grand nombre d'écrits du XV^e au XVII^e siècle. Le plus marquant est le traité de l'abbé Tritheim: *De Laudibus S. Annæ* (1494), qui fut à l'origine d'un renouveau de la dévotion dans les pays rhénans. Un siècle et demi plus tard (1648), l'auteur de *La vie et les louanges de S. Anne et de son époux* nomme des sanctuaires très fréquentés des fidèles et dit comment « grâce à la pieuse munificence des sérénissimes princes d'Autriche, fut érigé, en 1644, sous le titre et le patronage de la très sainte Mère Anne, un monastère à quatre milles de Vienne, lequel est habité par des Carmes déchaux ». — La Bohême, la Moravie et la Silésie célébraient sainte Anne au 26 juillet dès le bas Moyen-Age. — En Pologne, un manuscrit de Cracovie livre un détail aussi curieux que significatif: « Le Père Nicolas Sokolniki, prédicateur non moins goûté que zélé et dévot serviteur de sainte Anne, incitait dans tous ses sermons ses auditeurs à l'honorer, en particulier le mardi: lui-même, fidèle à cette pratique, s'endormit dans le Seigneur un mardi de l'an 1522. »

Au Danemark, le Concile provincial d'Hofnia (1425) déclare: « Nous établissons que la fête de sainte Anne, Mère de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, soit célébrée désormais chaque année dans toute notre province le lendemain de la Conception de la même Vierge Marie. »

La Hongrie, ainsi d'ailleurs que bien des contrées du Nord, vit se refroidir la ferveur à l'égard de sainte Anne, sous la poussée du protestantisme luthérien. Ces lignes d'un auteur écrivant en 1707 confirment le fait: « Brûlé du désir de promouvoir en ce royaume de Hongrie le culte de sainte Anne, qui nous vient de nos aïeux, ou, pour mieux dire, mû par la volonté

(5) R. P. Beda Kleinschmidt, O. F. M., *Sainte Anne, sa glorification, dans l'histoire, l'art et le folklore* (1930).

de le ressusciter, car, des siècles durant, il a été insolemment enseveli, tant en raison des troubles des guerres qu'à cause de la perversité des hérétiques — qui continuent encore à l'attaquer violemment, — je travaille à mettre au jour un petit ouvrage à l'usage des personnes qui l'honorent. »

Si nous descendons en Espagne, nous apprenons que le culte implanté, semble-t-il, au XII^e-XIII^e siècle, y a depuis ce temps conservé tout son éclat: sainte Anne y multiplia la faveur de ses miracles, ainsi que le raconte *La vida, excelencia y milagros de la gloriosa Sa Anna*, imprimée à Salamanque en 1522.

Le P. Jean-Thomas de Saint-Cyrille, carme déchaux, auteur d'un grand ouvrage très apprécié sur sainte Anne, *Mater honorificata...* (Cologne 1657), nous dit que la « vénérable Anne de S. Augustin, fille aimée de sainte Thérèse (+ 1582), ayant été comblée de bienfaits par l'aïeule du Christ, avait répandu en Espagne le culte de sa bienfaitrice ». De la péninsule ibérique la dévotion gagna naturellement l'Amérique latine, où la portèrent, avec leur foi, les nobles fils de la Castille.



Nous arrêtons là notre enquête qui, toute rapide et sommaire qu'elle soit, donne quelque idée de la diffusion du culte de notre Sainte. Les limites de ce bref aperçu nous obligent à passer sous silence l'histoire de la dévotion dans nos provinces françaises. Disons cependant pour mémoire qu'en notre pays, notamment en Provence, en Normandie et en Bretagne, les témoignages irrécusables d'un culte ancien remontent sensiblement aux mêmes époques que chez nos voisins et que son développement, conditionné par les mêmes influences, a cheminé en des voies identiques... jusqu'au jour où, d'un modesto hameau de Basse-Bretagne, jaillit une flamme nouvelle.

« ... Dans les années 1623, 1624, 1625, au village de Keranna, près d'Auray, en Bretagne, elle se manifestait à Yves Nicolazic, et lui faisait trouver au champ de Bocenno, qu'il tenait à ferme, l'antique statue dont la découverte allait, après 924 ans d'interruption, amener les peuples au lieu où l'avaient jadis honorée les habitants de la vieille Armorique. Les grâces sans nombre obtenues en ce lieu devaient, en effet, porter leur renommée bien au-delà des frontières d'une province à laquelle sa foi, digne des anciens âges, venait de mériter la faveur de l'aïeule du Messie, Sainte-Anne d'Auray allait compter bientôt parmi les principaux pèlerinages du monde chrétien. » (D. Guéranger).



SAINTE ANNE, LA VIERGE ET L'ENFANT

dans l'art populaire breton

par A. MASSERON

L'ICONOGRAPHIE de la Vierge Marie est, après celle de Notre-Seigneur, la plus riche de l'art chrétien. La Bretagne, où tant d'églises et de chapelles sont dédiées à la Mère de Dieu, où tant de pardons lui sont consacrés, ne fait pas exception à cette règle : les statues et les vitraux qui la représentent sont innombrables (1) et il serait d'un extrême intérêt de posséder un répertoire qui nous donnerait une liste complète des œuvres mariales antérieures au XI^e siècle. Mais il faudrait pour la dresser quelques années de travail (2) !

On devine que le dessein de cette brève note est infiniment plus modeste. Il ne s'agit que de signaler quelques représentations particulièrement curieuses, où le culte de la Vierge est étroitement associé à celui de sainte Anne, si chère au cœur des Bretons.

Il ne semble pas que dans aucune autre province française les groupes triples, figurant sainte Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus soient aussi nombreux qu'en Bretagne. On peut les classer en plusieurs séries suivant la manière dont les trois personnages sont disposés.

I. — LA VIERGE PORTE L'ENFANT, ET SAINTE ANNE SE TIEND AUPRÈS D'ELLE. — A la chapelle du Christ, en Guimaëc, — qui, hélas ! tombe en ruine, — Marie, d'un geste charmant, se dispose à remettre l'Enfant à sa grand-mère, qui ouvre les bras pour le recevoir. Souvent, la Vierge est beaucoup plus petite que sainte Anne. C'est le cas notamment au très beau groupe de la chapelle Saint-Jacques, en Tréméven, où Marie n'est qu'une



Sainte Anne de Tourc'h

(1) On sait que les peintures sont rares en Bretagne. Celles de Kernascledén représentent des scènes de la vie de la Vierge.

(2) Cf. Marie-Paule Salonne, *La Vierge en Bretagne*, Rennes 1939; V.-H. Debidour, *La Sculpture Bretonne*, Rennes, 1953.

fillette qui semble presque jouer à la poupée et où sa mère, la main sur ses épaules, la dépasse de toute la tête.

II. — SAINTE ANNE PORTE L'ENFANT ET LA VIERGE SE TIEND AUPRÈS D'ELLE. — Le groupe de Tourc'h (3) et surtout celui de Saint-Hernin sont majestueux; mais la Vierge y joue un rôle un peu trop effacé. A Saint-Hernin, elle apprend encore à lire, alors que c'est sainte Anne qui écrase le serpent à buste et à tête de femme! M. V.-H. Debidour voit là une intention symbolique : « Il s'agit, dit-il, de montrer la double maternité surnaturelle. » (4).

III. — SAINTE ANNE ET LA VIERGE SONT ASSISES DE PART ET D'AUTRE DE L'ENFANT DEBOUT, OU LE TIENNENT ASSIS ENTRE ELLES. — A Notre-Dame de Tréguron, en Gouézec, la disposition est fort pittoresque : l'Enfant est assis sur un des genoux de sa mère et un des genoux de sa grand-mère ! Aux grands retables de Commana et de Daoulas, le sculpteur l'a dressé sur le tabernacle, où il est adoré par la Vierge et par sainte Anne.

IV. — SAINTE ANNE TIEND DANS SES BRAS LA VIERGE, QUI ELLEMÊME TIEND L'ENFANT JÉSUS.

V. — SAINTE ANNE TIEND L'ENFANT JÉSUS SUR UN BRAS ET LA VIERGE SUR L'AUTRE.

Ces deux dispositions sont les plus curieuses, et l'intention symbolique s'y manifeste très nettement. Signalons seulement, parmi les œuvres de ces dernières séries, celle de Plomeur, où la Vierge est seule couronnée, et celle de Châteauneuf-du-Faou, où il y a un livre entre la Vierge et l'Enfant, qui semblent prendre ensemble une leçon de lecture !



On a naturellement disserté sur l'origine de ce groupe triple, thème à la vérité un peu étrange, et sur les motifs qui l'ont fait accueillir avec tant de ferveur en Bretagne, ou, plus exactement en Basse-Bretagne (5).

Il ne faut pas se faire d'illusion : nous n'avons aucune chance de parvenir à une certitude et nous devons nous contenter d'émettre de prudentes hypothèses.

Ecartons d'abord le système d'après lequel on ferait remonter l'origine du groupe triple au livre des *Heures à l'usage du diocèse d'Angers*, publiées

(3) Aujourd'hui au Musée de Quimper.

(4) Livre cité, p. 89.

(5) Cf. chanoine H. Pérennès, *Sainte Anne chez nous*, Rennes, 1942, p. 72, N. 1. On trouvera dans cette brochure l'énumération de tous les groupes triples du diocèse de Quimper.



Ste Anne de Boduic, en Cléguère (Morbihan)

en 1510 par Simon Vostre, où l'on voit sainte Anne debout, écartant son manteau et montrant sur son sein la Vierge et l'Enfant dans une auréole, pendant que Dieu le Père apparaît parmi les nuages; sous les pieds de sainte Anne court une inscription biblique : *Necdum erant abyssi et ego jam concepta eram* (6). Cette représentation nouvelle fut imaginée sous l'influence du traité de Trithemius *De laudibus sanctissimæ matris Annæ*, qui parut à Mayence en 1494.

Mais le groupe triple est bien antérieur à 1510 et même à 1494. On le rencontre dès le premier quart du XV^e siècle, et peut-être dès la fin du XIV^e. Il vient d'Allemagne ou des Flandres. Il connut une grande vogue dans toutes les écoles du Nord et même en Espagne. Il est beaucoup moins fréquent en France. Quant à l'Italie, elle se montra nettement rebelle; on ne peut guère y signaler que trois groupes triples, mais il est vrai qu'il y en a deux qui ont été peints par des artistes célèbres, Massacio et Bernardino Luini; le troisième est du Siennois Luca di Tommi.

On semble donc en droit de penser que c'est à l'iconographie des écoles du Nord que les vieux sculpteurs bretons ont emprunté ce thème. Si l'on compare les deux retables de Daoulas et de Commana à un tableau de Hans Holbein le Vieux qui se trouve au Musée d'Augsbourg, et qui leur est antérieur de plus d'un siècle, on est frappé par le fait que la disposition des trois personnages y est, à quelques détails près, identique. L'influence paraît certaine. Mais comment se serait-elle exercée? Très vraisemblablement par des gravures qui auraient popularisé le type créé en Allemagne ou dans les Flandres, et que nos artistes auraient eues sous les yeux.

La gravure des *Heures de Simon Vostre*, ou quelque gravure analogue, a été interprétée sur une maison de Morlaix et, d'autre part, il nous est parvenu une gravure d'Albert Dürer, représentant la Vierge portant l'Enfant et accompagnée de sainte Anne. Sans doute le groupement des trois personnages est-il différent de celui que l'on rencontre en Bretagne: mais combien de gravures n'ont pas été perdues!

(6) Proverbes, VIII, 24; Epître de la messe de la Nativité de la Vierge. *Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue.*

Quant au succès du groupe triple dans notre pays, il n'est pas besoin pour l'expliquer d'avoir recours à des hypothèses; la vibrante dévotion à sainte Anne y suffit: sa maternité seule attrache l'humble Juive, dont les Évangélistes n'ont pas jugé à propos de donner le nom, à l'obscurité la plus complète; sa grandeur incomparable est d'avoir été la mère de la *Theotokos*; et c'est ce qu'expriment sous une forme populaire, parfois un peu naïve, les statues que nous venons d'examiner sommairement. On dirait que l'auteur du fameux cantique breton qui entraîne les foules vers les sanctuaires de sainte Anne et vers les sanctuaires de la Vierge Marie, a eu l'une d'elles devant les yeux, et qu'il l'a très fidèlement interprétée:

D'hor mamm Santez Anna,

D'an Itroun Varia,

D'hor zalver benniget,

Ni 'vo fidel bepred! (7)

(7) A notre mère Sainte Anne, à Madame Marie, à Notre Sauveur béni, nous serons fidèles toujours.



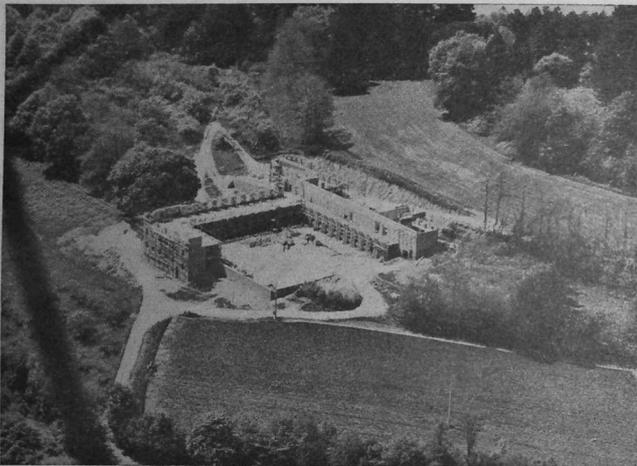
*L'étoile du matin chasse la nuit,
Et l'aurore bientôt la suit,
Annonçant le lever du soleil
Qui va baigner le monde de lumière.*

*Le Christ est le soleil de justice,
Sa Mère est l'aurore de grâce;
Anne l'a précédée, brillante,
Chassant les ombres de la Loi.*

*Anne est la racine féconde,
L'arbre qui porte le salut;
D'elle sort la tige fleurie
Qui nous a donné le Christ.*

Hymne à sainte Anne.

LE CHANTIER DE LANDÉVENNEC



(Photo Crier-Le Bras, Brest).

Les beaux jours conduisent à Landévennec des contingents de visiteurs plus nombreux, impatientes de voir de plus près le carré de murs jaunes dont la masse s'était imposée à leurs regards de l'autre côté de l'eau sur la route du Faou à Térénez... Ceux dont la visite précédente remonte à l'été dernier déclarent, satisfaits: « Quel changement! » D'autres, plus assidus et qui étaient passés au chantier au commencement du printemps, sont moins frappés du nouvel état des choses. Les premiers mois de l'année, en effet, ont été une période de travail ralenti. Ce retard était attribuable au facteur « saison » naturellement, mais aussi au médiocre débit des carrières. Celles-ci, d'ouverture assez récente, n'ont pu fournir, au rythme souhaité, la quantité de longues pierres destinées aux linteaux des portes et des fenêtres. Grâce à Dieu, depuis le mois de juin, le matériau s'est heureusement multiplié: le cloître est, à présent, bien avancé, et les murs Est et Sud sont près de s'élever à leur hauteur définitive.

Le 2 juillet a eu lieu, à Kerbénéat, la profession solennelle du R. P. François de Sales d'Yvoire, de Bonne (Haute-Savoie).

BIBLIOGRAPHIE

DOM HENRI TISSOT, moine de Solesmes: **LES PERES VOUS PARLENT DE L'EVANGILE**, traduction des Homélie du Bréviaire. T. II: le Sanctoral, Apostolat Liturgique, Abbaye de Saint-André, Bruges, Belgique, Société Liturgique, 15, rue du Vieux-Colombier, Paris (6^e). — 1.350 francs.

Nous savons que si Solesmes ne se presse pas, c'est que Solesmes ne veut « sortir » que ce qui est au point. Est-ce une leçon?... c'est en tous les cas un exemple. Un travail bien fait: voilà l'impression qui domine dès le premier contact avec le volume que présente Dom Tissot. Tout est au point: la traduction, la clarté des références et des notes, la présentation, typographie et mise en pages. C'est un « beau travail ».

Un travail utile aussi, comme le prouve le succès réservé au premier volume qui présentait les Homélie du Temporal. Désormais, prêtres et laïcs auront à leur disposition un commentaire de l'Évangile pour chaque jour de l'année. Et quel commentaire! le meilleur qui puisse être, celui d'un Père ou d'un Docteur de l'Église. Pour aider le lecteur à suivre le développement

de ces pages vénérables, riches de doctrine, mais parfois déconcertantes pour notre mentalité, des sous-titres et des notes apportent la lumière désirable. On peut y trouver non seulement la matière d'un sermon, mais aussi l'aliment de la lecture spirituelle ou de la méditation.

Aux leçons du Bréviaire Romain, Dom Tissot a joint celles de quelques offices propres à certains Ordres Religieux: fêtes de Notre-Dame du Mont-Carmel, de saint Benoît, de saint Bernard, de saint Bruno, de saint Norbert, de saint Dominique, de saint François d'Assise, de sainte Thérèse et les Homélie propres de saint Jean-Marie Vianney et de sainte Anne.

Nul doute qu'ainsi constitué, ce second volume ne rende les mêmes services que le premier dont il est l'indispensable complément.

ALBERT VINCENT: **LES MANUSCRITS HEBREUX DU DESERT DE JUDAS**. Collection « Textes pour l'Histoire Sacrée », choisis et présentés par Daniel-Rops. — Librairie Arthème Fayard.

Les faits sont connus. Au cours de l'été 1946, en Palestine, dans des grottes qui creusent la falaise assez froide par laquelle la région montueuse de la Judée tombe sur la Mer Morte, à une douzaine de kilomètres au Sud de Jéricho, à deux kilomètres à peu près du rivage, des Bédouins tombent par hasard sur un ensemble de jarres et de cylindres en poterie, contenant des manuscrits et soigneusement enveloppés. Au prix de bien des démarches et contredémarches, les savants arrivent à récupérer peu à peu la plus grande partie de ces débris, dont les brocanteurs voulaient tirer le parti que l'on devine. L'étude de ces restes révèle bientôt des trésors: des manuscrits remontant à la plus haute antiquité d'ouvrages bibliques et non bibliques, toute la bibliothèque d'un couvent d'Esséniens, véritable congrégation religieuse de l'Ancienne Alliance sur laquelle on ne pos-

sedait encore que d'assez vagues renseignements.

L'ensemble de ces découvertes n'intéresse pas seulement l'histoire du Canon des Écritures, il fournit des précisions inappréciables sur la vie religieuse la plus intérieure d'une élite, parmi l'élite du peuple de Yahvé; il projette une lumière nouvelle sur l'atmosphère spirituelle au sein de laquelle s'est fait jour le message évangélique; il ouvre des perspectives, nouvelles aussi, sur les « sources » possibles de Jean le Baptiste, sur les « inspirations humaines » du vocabulaire, et même de la doctrine, du quatrième Évangile. Questions « ouvertes » seulement, que les savants ne sont pas près d'épuiser.

C'est le bilan de ces richesses qu'expose le petit volume dont nous recommandons la lecture. Le titre peut effrayer et faire

croire à une communication de spécialiste. Il n'en est rien. M. l'abbé Vincent est certes un spécialiste, et l'un des plus éminents de l'Histoire Religieuse; mais il a respecté le point de vue de son travail qu'il définit ainsi: « Donner un petit travail de vulgarisation, une mise au point », « fournir aux prêtres et aux laïcs qu'intéressent ces questions une vue générale. Elle leur permettra de suivre les travaux et les discussions qui, pendant de longues années en-

FATHER DVORNIK: LES BENEDICTINS ET LE CHRISTIANISME EN RUSSIE. — Editions de Chevetogne, Plaquette.

En 1054, à l'époque de la rupture entre Rome et l'Orient chrétien, une nouvelle chrétienté, éclosée à la fin du siècle précédent, semblait porter en elle les plus belles espérances: c'était la jeune chrétienté russe de Kiev. Dans une intéressante étude sur « les Bénédictins et le christianisme de la Russie », M. Dvornik, professeur à Harvard University, montre que l'Eglise de Kiev aurait pu demeurer au sein de l'Eglise catholique, malgré la puissante attraction de Byzance, si les circonstances n'avaient pas été aussi défavorables. Dans les dernières décades du XI^e siècle en effet, la Russie était plus ouverte que jamais aux influences religieuses et littéraires de l'Eglise Romaine. La Bohême servait d'intermédiaire entre l'Occident latin et la Russie, dont la langue liturgique était le slavon. La Bohême elle-même possédait des centres florissants de culture slavone: les monastères bénédictins étaient les plus importants de ces centres. De leurs cloîtres, les traditions religieuses et littéraires de l'Eglise Romaine, traduites en vieux slavon, pou-

FOYERS RAYONNANTS: Volume III. — Guide Apostolique des Epoux Chrétiens, par M. l'abbé François DANTEC, Professeur au Grand Séminaire de Quimper. — Un volume de 234 pages: 400 francs franco.

Nous ne saurions assez recommander, tant aux éducateurs et directeurs de conscience qu'aux chrétiens eux-mêmes, la lecture attentive de cette véritable « synthèse de l'apostolat conjugal » qui nous manquait jusqu'ici. Rédigées dans un but pratique, ces pages d'un style aisé sont l'expression d'une doctrine théologique sûre, parfaitement au courant des dernières décisions pontificales et autres documents de la hiérarchie. Nous avons apprécié parti-

cièrement l'appendice sur « l'éminente supériorité de l'apostolat sacerdotal et religieux », dans l'esprit de l'Encyclique *Sacra Virginitas*: une mise au point qui vient à son heure. Les familles chrétiennes, ainsi documentées sur le devoir de l'apostolat conjugal en liaison avec l'Action Catholique générale, seront en mesure de rayonner droitement et efficacement.

Cet ouvrage est le tome troisième de ce « tryptique », pour reprendre une expres-

core, vont s'efforcer de situer les écrits dans leur milieu d'origine et d'en tirer les conclusions ».

Dans un style à la fois sobre et élégant, avec précision et clarté, selon la remarque de M. Daniel-Rops, « il a situé les fragments qu'il publie dans un développement qui les éclaire et en fixe la portée, autant qu'il se peut dans l'état actuel de la question ».

vaient facilement pénétrer dans la jeune Eglise russe sans exciter de méfiance. Mais voici qu'à la fin du XI^e siècle, Rome interdit l'usage du slavon dans la liturgie en Bohême. L'unité de la liturgie allait se réaliser au profit du latin; mais de ce fait, la Russie devait perdre l'intermédiaire qui la maintenait en contact avec l'Occident. Elle se trouvait ainsi livrée sans contre-poids à l'influence anti-romaine de Byzance qui devait l'entraîner définitivement dans le schisme.

Les desseins de Dieu sont mystérieux et nous savons bien que ses chemins ne sont pas les nôtres. Il est peut-être permis de penser que le monachisme bénédictin pourra un jour être appelé à reprendre dans ce pays de la grande Russie sa mission d'unité. C'était le vœu du grand Pape Pie XI; l'activité apostolique de communautés comme celle de Chevetogne, en Belgique, en est la première réalisation. Que Dieu bénisse ces humbles recommencements!

culièrement l'appendice sur « l'éminente supériorité de l'apostolat sacerdotal et religieux », dans l'esprit de l'Encyclique *Sacra Virginitas*: une mise au point qui vient à son heure. Les familles chrétiennes, ainsi documentées sur le devoir de l'apostolat conjugal en liaison avec l'Action Catholique générale, seront en mesure de rayonner droitement et efficacement.

Cet ouvrage est le tome troisième de ce « tryptique », pour reprendre une expres-

sion de Mgr Fauvel dans sa lettre-préface, consacré à l'information et la direction des foyers chrétiens. Le premier tome « Guide moral de l'amour chrétien », *FONDS ET UNIS*, en est à sa sixième édition; il traite avec une discrétion et une soumission aux directives du Saint-Siège que l'on ne saurait trop louer, des problè-

mes les plus délicats de la vie conjugale; le volume second: « Guide spirituel des chrétiens mariés » *FERVENTS*, est une somme pratique de la sanctification mutuelle dans le mariage, bien apte à préparer ce « nouveau type de foyers animés de nouvelles exigences spirituelles » qui est le couronnement de l'Action Catholique.

LOURDES: L'Hospitalité au service de Notre-Dame. Quelques guérisons de malades du Finistère, par Alexandre COZIAN. — 75 pages, préface du chanoine Kerbirou. Brest: 300 francs franco.

Sur un plan plus modeste, voici un autre « tryptique » que M. Cozian a entrepris d'offrir à Notre-Dame en hommage de filiale reconnaissance. Il a déjà fait paraître le tome I: *LEON ET TREGOR, du FINISTÈRE MARIAL*, nomenclature, illustrée par l'auteur, des sanctuaires de la Vierge

dans le département; il nous promet pour bientôt le tome II (Cornouaille); on lui doit également une petite « Vie de Dom Michel Le Nobletz ». Le présent ouvrage est vendu au profit des malades du Pèlerinage diocésain de Quimper.

Collection NEFS ET CLOCHES. — LA BASILIQUE NOTRE-DAME DE GUINGAMP. — LA CATHÉDRALE DE TREGUIER. — Abbé Boulbain et R. Vrinat. — En vente chez MM. les Curés de ces villes, respectivement 150 et 200 francs.

La revue *L'ART SACRÉ* étend à la province la collection de monographies illustrées réservées jusqu'à ces derniers temps aux édifices religieux de la capitale. Voici, pour la Bretagne, deux plaquettes d'une trentaine de pages, illustrées de nombreuses photographies.

Un texte d'une technique très précise, relevé d'allusions aux faits historiques dont les édifices gardent le témoignage. On appréciera l'heureuse disposition du plan annoté, annexé au volume, qui permet au pèlerin de faire aisément le trajet d'une visite bien conduite.

AVIEL SAINT YAN. — Abbé LE FLOCH, Saint-Brieuc. — En vente chez Mlle Saint-Gal de Pons, 42, rue des Salles, Guingamp 280 francs franco.

L'Evangile de saint Jean est le quatrième volume de la traduction bretonne de la Bible, mise en chantier par l'auteur depuis plusieurs années. L'ont précédé les traductions de l'Evangile de saint Mathieu, de l'Ecclésiaste et de l'Apocalypse de saint Jean.

Ces brochures sont accueillies avec faveur dans les milieux bretons. « Traduction sur le texte original compte tenu des travaux bibliques les plus récents; saveur du texte primitif conservée, tout en réalisant une traduction élégante... »

◆ Nous préparons pour l'année 1956 un numéro spécial de *PAX* sur **LE CULTE DES MORTS EN BRETAGNE**, illustré en héliogravures par M. Jos. Le Doaré. Si nous l'annonçons dès à présent, c'est dans la pensée que, peut-être, il se trouvera quelque lecteur susceptible de collaborer à sa rédaction par l'apport d'une étude, d'un document ou... d'une simple suggestion.

Ecrire au R. P. Laurent, abbaye de Kerbénéat.

LES AMIS DE LANDÉVENNEC

MEMBRES FONDATEURS

Madezo, G., Mme, Dinard.
Mennezier, C., M., La Flèche.

Durr, R., M., Alberville.
Leconte du Noy, F., Mme, New-York.

MEMBRE PROTECTEUR

André, J., M. et Mme, Guipavas

MEMBRES BIENFAITEURS

Amy, M., Brest.
Balabous, Mme, Plouédern.
Bériot, M., Paris.
Boussard, M., Cast.
Bonnet-Madin, M., Dreux.
Bourdonnes, Mlle, Plouaret.
Bureau, Dr, Nantes.
Chesnais, M., Plouaret.
Copart, M., Paris.
Cornier, Abbé, Plouaret.
De Bourdon, M., Besson (Allier).
De Réals, Cl., Brest.
Debidour, T., Lyon.
Euren, Mlle, Guimiliau.
Farek, M., Vincennes.
Féchant, M., Prat (Côtes-du-Nord).
Gélébart, Me, Ploualmecau.
Goff, M., Pouldreuzic.
Gouliard, M., Saint-Jean-du-Doigt.
Gourion, M., Plouzane.
Guivare'h, Libr., Quimper.
Guiziou, Mlle, Plouguin.
Guyader, Abbé, Plouguer.
Hélès, M., La Roche-Maurice.
Héry, M., Plouzane.
Joucouer, M., Vitré.

Kérien, M., Landivisiau.
Kersual, M., Pouldreuzic.
Keruzoré, Dr, Plogonnet.
Le Borgne, M., Lanhouarneau.
Le Corre, M., Pouldreuzic.
Le Fourn, M., Plouguin.
Le Roux, Mlle, Guimiliau.
Le Rhun, M., Trémococ.
Le Ru, M., Trébabu.
Lipovich, Mlle, La Chapelle-des-Pots (Ch.-Mar.).
Lorno, M., Brest.
Mailhé, M., Cast.
Martin, M., Saint-Cadou.
Mereier de Beauouvre, M., Paris.
Morin, Ct, Angoulême.
Morvan, Mme, Leuhan.
Nixy, Mme, La Roche-Maurice.
Péres, M., La Roche-Maurice.
Picard, M., Brest.
Prigent, M., La Roche-Maurice.
Roux, Mme, Le Reteq-Kerhuon.
Simier, Abbé, Landrévarzec.
Stephan, Mme de Tudy.
Troadeo, Mme, Moerlax.
Véron, M., Saint-Malo.

ASSOCIÉS A TITRE POSTHUME

FONDATEURS: Mlle Moulard, Roscoff; Mme Poullazan, Landivisiau.

PROTECTEUR: Mme Le Gélébart, Roscoff.

BIENFAITEURS: MM. Jean-Yves Gloaguen et Albert-Yves Gloaguen; Mme Jeanne-Olive Moan; M. Corfa, Plounéour-Trez; J. Cahierre, Guingamp.

MEMBRES DÉFUNTS

M. le Chanoine Cherdel, St-Brieuc.
M. de L'Hôpital, Landerneau.
M. J.-M. Briant, Plonéis.
Mme veuve Stéphane Ouessant.
M. Jean Cocaign, Lanneuffret.
M. Jaouen, Kerfeunteun.
M. Abernot, St-Pierre-Quilbignon.
M. Grall, Le Drennec.
M. Nédélec, Milizac.
M. Lyvinec, Saint-Frégant.

M. le Chanoine Quentel, Lesneven.
Mme Michel Pelleau, Saint-Pabu.
Mlle Leisour, Quimper.
Mme Marg. Breton, Versailles.
Mme veuve Burel, Brest.
Mme Guéguénat, Plomodiern.
M. Tourbot, Lanneuffret.
Mme Labbé, Saint-Pierre.
Mme Heuls, Saint-Malo.

... Qu'à la résurrection, ils respirent parmi vos saints et vos élus.
MISSEL.

LE 11 SEPTEMBRE

ASSEMBLÉE DES AMIS DE LANDÉVENNEC

MESSE à 11 heures

REUNION à 15 heures



SOUSCRIPTION

Les carnets bleus, verts, roses et canari continuent à faire leur chemin, ici à bonne allure, là d'un pas plus mesuré, toujours désireux d'être accueillis, mais sans être indiscrets. Merci à nouveau aux mains qui les offrent et à celles qui les reçoivent.

Les souches, petit à petit, rallient le secrétariat de Landévennec. Le Père André, chargé de la souscription, rappelle aux détenteurs que la date limite de retour des souches est fixée au 1^{er} septembre.

Pour les règlements, utiliser le C.C.P. 562-71 Rennes, « Amis de Landévennec », en précisant: « Pour carnets de souscription ».

LE TIRAGE DES LOTS AURA LIEU A LANDEVENNEC

LE 11 SEPTEMBRE

après la réunion des « Amis de Landévennec », à 15 heures



◆ Nous disposons encore de quelques numéros de FAX: LA BRETAGNE ET LA VIERGE. Au sommaire: Notre-Dame de Bretagne — La Vierge dans la littérature populaire — Le Rosaire en Bretagne. Quatre hors-texte sur papier couché. — 200 francs franco.

Le Directeur-Gérant: H. Gougay.



Médaille de Saint Guénolé